

Le N^o 10 cent.

Décembre 1915

L'ÉCHO
DE
BARBENTANE
en Provence

Abonnement annuel : 1 fr. 50



Publication mensuelle



B. P. 30

NOTRE GRAVURE

Le «Correspondant» vient de publier, sous la signature de «Miles», un récit poignant des épreuves par lesquelles **la Reine de Belgique** a passé depuis quinze mois que dure la guerre.

Après le séjour à Bruxelles, après le siège d'Anvers, il faut abandonner la citadelle épuisée pour gagner les Flandres. Le 7 octobre, l'armée tout entière est déjà sur la rive gauche de l'Escaut, quand la reine quitte la ville en même temps que le roi. Elle avait voulu jusqu'au bout maintenir la confiance des quelques civils qui voulaient rester.

«Elle traversa le fleuve sur le pont de bateaux qu'on allait détruire. Il était trois heures. Elle était seule dans son auto avec sa dame d'honneur, la comtesse Ghislaine de Garaman. Elle allait lentement, ne voulant pas dépasser les troupes, s'arrêtant souvent en tête d'un régiment pour distribuer le tabac et les cigarettes dont elle avait fait remplir sa voiture. Le roi était monté à cheval pour mieux se mêler à ses soldats. Elle le retrouva le soir, à Saint-Nicolas, dans la pittoresque maison du vénérable bourgmestre, le sénateur van Naemen, que les Allemands ne se firent pas faute de molester depuis... Le danger de voir la retraite coupée était si grand que l'on passa la nuit debout. Le lendemain, on repartit au petit train.

«Rien ne peut décider Elisabeth de Belgique à gagner Ostende avant les troupes. Elle refuse de presser les étapes. Elle dort à Selzaete le 8 au soir, chez le brasseur du village; à Ecloo le 9, chez d'humbles bourgeois. Elle n'arrive à Ostende que le 10, en même temps que le gros de l'armée. Elle n'en partira que le 13, la ville étant déjà vidée».

C'est ensuite la dure bataille de l'Yser, les jours de lutte et d'espoir et les bombardements qui n'ont aucune prise sur son tranquille courage.

«Il y a un mois encore, dit notre confrère, sous la conduite du général X..., elle a voulu visiter les soldats sur l'une des parties les plus dangereuses du front. Le bombardement méthodique de nos lignes s'approchait du poste où elle se trouvait. Elle n'a pas fait mine de reculer. Elle a gagné un abri de terre: des obus ont éclaté tout près. Quand la rafale fut passée, elle a poursuivi sa route, courageuse et simple. Déjà l'hiver dernier, à l'époque où les tranchées, le long de l'inondation, étaient presque intenable dans la boue et dans le froid, elle avait tenu à y aller elle-même, distribuer aux soldats des couvertures et des friandises. A Pervyse, l'humble gourbi où elle s'est familièrement reposée, porte à son fronton, gravée à la pointe de la baïonnette, sur une planche noire, une enseigne historique: «Au repos de la reine».

La reine va aussi souvent sur la grève:

« Je l'y ai vue passer sur le sable, petite et rapide, un jour de grand vent, écrit Miles. On voyait voler les bouts de son grand voile blanc. Il faisait triste. Il faisait sombre. Elle semblait porter avec elle, pour les soldats épars que croisait sa promenade matinale, un peu de soleil vivant. Je l'y ai vue un beau jour d'été, à cheval au bord de la dune, à côté du roi. Son fils aîné, le prince Léopold, encore un enfant, venait d'être incorporé comme simple soldat dans un régiment de ligne. Ce régiment défilait. Soudain un avion allemand, s'approchant audacieusement de la plage, laissa tomber ses bombes à cent pas. Il n'y eut aucun flottement dans le défilé. Le roi ne tourna pas la tête. La reine, sanglée dans son amazone noire, resta bien droite sur son cheval en regardant le drapeau... »

Le drapeau de la Belgique. Car la Belgique est toute la famille de la reine Elisabeth depuis qu'elle a renié la Bavière, dont elle est issue.

POUR LA PATRIE

Le jour tombe... Et, dans la petite pièce au modeste mobilier soigneusement entretenu, ils sont tous les deux, la mère et le fils.

Elle, une vieille femme usée par le travail, de cette vaillante et solide race des paysannes de France, économes et dures à la peine, de celles qui surent si simplement et si héroïquement s'improviser gardiennes du sol nourriciers, quand les hommes partirent en guerre.

Lui, le fils, jeune, plein d'enthousiasme, le regard droit et fier, un petit bleu de 18 ans, qui brûle d'aller faire son devoir là-bas, comme ses glorieux aînés, graine de héros qui se lève pour la moisson de victoire et le salut de la Patrie.

Il va partir le soir même, pour rejoindre son régiment, et la vieille maman, qu'il essaie de consoler, cache ses larmes, pour se montrer aussi courageuse que son petiot. Elle a songé, la bonne vieille, aux privations qu'il va endurer, à ces mille souffrances qu'un peu d'argent quelquefois peut adoucir. Elle va à l'armoire, et de dessous une pile de linge, à côté d'un brin de laurier bénit, elle sort une petite boîte, une de ces boîtes en coquillages et en carton doré que l'on trouve sur le marché, les jours de foire. Elle l'ouvre. Ce sont là ses économies... pas grand'chose, certes, mais tout de même une surprise qu'elle a voulu réserver à l'enfant. Ce sont, jaunes et brillantes, cinq belles pièces d'or, dont une transparait au travers d'un papier de soie: « Tiens voilà, dit-elle simplement, moi, je n'ai besoin de rien. »

« Comment, de l'or, cet or que la Patrie réclame ! » Les yeux du petit se font gros de reproches. « Pourquoi ne pas l'avoir déjà donné ? N'as-tu pas lu, mère, les affiches ? »

Oui, vaguement, elle sait cela, la bonne vieille ; on en a causé chez les voisins, à la veillée ; le maître d'école l'a lu dans le journal, et le curé en a même parlé au prône. Mais cela ne s'adressait pas à elle qui a si peu ; n'a-t-elle pas donné assez en donnant au pays son fils ?

A ce mot, l'enfant s'est levé : « Mère, on ne donne jamais assez à son pays ; et, d'ailleurs, c'est précisément pour sauver la vie de ses enfants, pour économiser leur sang, que la Patrie te demande ton or. Et puis, que ferais-tu si notre petit champ de blé, dont tu es si fière, était soudain envahi par un tas de mauvaises bêtes prêtes à en ronger tous les épis ? Est-ce que tu ne donnerais pas tout ce que tu possèdes pour sauver la moisson qui nous fait vivre ? Eh ! bien, la France, c'est notre champ de blé à nous ; ce champ est menacé, il nous faut le garder intact et ne reculer pour cela devant aucun sacrifice. Tu as bien peu d'or, dis-tu, qu'importe ! Chaque goutte d'eau n'est-elle pas nécessaire pour emplir un vase ? Pour écraser l'envahisseur, il faut tant et tant d'obus, de canons, de mitrailleuses, tant de munitions, qu'il nous faut acheter à d'autres pays qui ne sont pas en guerre et qui en paiement demandent de l'or.

« C'est pourquoi, mère, il faut porter ton or ; il ne t'es pas utile à toi, et la patrie en a besoin. Songe, une pièce d'or, c'est un peu moins de sang à répandre ; c'est une souffrance qu'on abrège ; c'est une mort peut-être qu'on évite. La dette à la patrie que nous payons, nous, soldats, avec notre sang, les civils l'acquittent avec l'or qu'ils ont économisé. C'est pour ça, garder à cette heure son or, c'est plus qu'une mauvaise action, c'est presque une trahison. »

La mère est émue, bouleversée, mais elle hésite encore ; elle regarde ses pièces d'or qu'elle gardait d'un soin jaloux ; mais le petit reprend : « Une pièce d'or, c'est un peu de quoi vaincre, c'est un peu de victoire, c'est déjà un peu du retour ! »

Le retour... mot enchanteur ; la mère a compris. Oui, qu'on en finisse vite, qu'on lui rende son petit. Elle le voit, pareil à tant d'autres, frappé au front, mourant pour la Patrie, et à côté d'elle, quelques pièces d'or. Peut-elle hésiter quand la vie de l'enfant est en jeu ?

Elle donnera ce qu'elle a ; mais, cependant, cette pièce qu'elle a soigneusement pliée dans du papier de soie, c'est un souvenir, et les souvenirs ne se donnent pas, car ce sont eux seuls qui font revivre le passé.

« Songe, mon enfant, ce fut ma première réserve que je ne voulus jamais dépenser. Restée veuve, toi tout petit, les mauvais jours vinrent vite. Il fallait vivre, n'est-ce pas ? Souvent j'allais chez Bachou, l'épicier, et, timidement, je lui tendais ma pièce : « Ne voudrait-il pas me faire une petite avance ? » Bachou était bon ;

il me gardait la pièce, et, dès que je le pouvais, j'allais la lui reprendre jusqu'au jour où de nouveau j'avais recours à lui.»

«Eh bien, mère, le service que t'accordait Bachou, pourquoi ne le rends-tu pas aujourd'hui à la France? Elle a besoin de sauver ses enfants, et, pour hâter la victoire, elle te demande de lui prêter ton or... Elle te le rendra lorsque nous serons librés, comme tu remboursais Bachou dès que tu le pouvais. Ne crains rien, d'ailleurs: tu ne cours aucun risque, car on te remettra en échange de ton or des billets bleus qui ont même valeur et en plus, un beau reçu, qui est en quelque sorte une croix de guerre, un certificat d'honneur de bon Français.

«Ne refuse pas, mère, ce service. Comprends l'appel de la Patrie et donne sans regret tout ce que tu possèdes, pour faire plus tôt la France libre et prochaine la joie du retour!»

S. S. B.

Septembre 1915.

— Nous remercions vivement l'auteur de cette exquisite nouveauté, Madame Simonne-Sicard B., d'avoir gracieusement accordé, au prêtre qui l'avait baptisée à l'église Saint-Trophime d'Arles, l'autorisation de publier ici ces lignes émouvantes, en attendant de la remercier de vive voix, à l'occasion de la Conférence sur l'or que donnera, le dimanche 5 décembre, à Barbentane, l'éminent et sympathique maître Derhac de Borne, avocat, assisté du vaillant directeur de la Banque de France, à Arles, M. Sicard.

Le Curé de Barbentane.

VIVE LA FRANCE!

M. Emile Pialot a la bonté de nous communiquer la belle page que voici. — En lui adressant un très affectueux merci, nous reproduisons son précieux petit envoi.

Le devoir d'une fillette.

Le sujet était: Expliquez ces mots: «Vive la France!»

Voici comment une enfant de dix ans et demi, Jeanne Lestat, élève d'une pension chrétienne, à Vincennes, l'a traité:

Développement. — Vive la France! Dans ces trois mots se résume toute l'âme de la Patrie française!

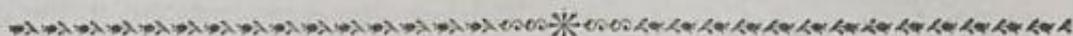
C'est le cri de l'enfant sur les bancs de l'école, c'est celui du conscrit brûlant de la servir, c'est celui du soldat qui la sert et qui l'aime, et c'est aussi celui de l'officier répandant dans les airs ces mots sublimes pour conduire ses hommes à l'assaut d'une forteresse.

C'est le cri des héros sur les champs de bataille, et c'est le dernier cri des civils, des gens martyrisés, que les Teutons, dans les pays ravagés, fusillent lâchement. C'est celui du blessé revenant à la vie, et c'est aussi celui du prisonnier loyal qui, en Allemagne, le jette par-delà les murs de sa prison et ne craint pas de l'écrire dans les lettres qu'il envoie au pays bien aimé.

C'est le cri du passant qui, voyant défiler le Drapeau, ne peut contenir son enthousiasme.

Et même dans la défaite, le général, voyant ses troupes vaincues, mais s'étant défendues et gardant leur honneur, s'écrie: « Mes Enfants! Nous avons tout fait pour Elle. Vive la France! » Et tous les soldats présents, dans un cri unanime d'espoir et de revanche, répètent: Vive la France!

Le devoir a été fait en classe, sous les yeux de la maîtresse et sans l'aide d'aucun livre.



L'Etat de Guerre entre la France et la Bulgarie

Le 17 octobre, a été faite la communication officielle suivante: La Bulgarie étant entrée en action à côté des ennemis et contre un des alliés de la France, le gouvernement de la République constate que l'état de guerre existe entre la Bulgarie et la France, à partir du 16 octobre 1915, à 6 heures du matin, du fait de la Bulgarie.

DEPARTS

Le samedi 6 novembre, sont partis pour le 10^e d'artillerie, à Toulon: Jean-Marie Joubert, époux Ressayre. — Pierre Ayme. — Baptistin Petit. — Claude Bernard, époux Colombier, s'est embarqué le 30 octobre pour la Serbie. — Antoine Rossi part pour la seconde fois engagé volontaire. Il a rejoint le 23 octobre, à Cherbourg, le 25^e d'infanterie.

Blessés et Malades

Baptistin Marteau, criblé de nombreuses blessures, mais dont l'état est toutefois satisfaisant, a été évacué à Vichy, hôtel de la Paix, hôpital 46. Nous avons reçu de lui, le 18 octobre, de bonnes nouvelles.

PRISONNIER

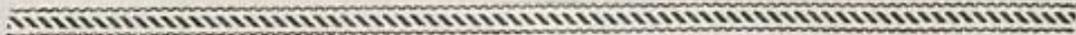
Nous étions très inquiets sur le sort de *Louis-Joseph Raoussst-Fortuné*. Il a écrit d'Allemagne, Limburg, à la date du 12 octobre: «Je suis en bonne santé. Envoyez-moi toutes les semaines un paquet, etc.»



DISPARUS

Antonin Vernet, dont on est sans nouvelles depuis l'attaque de Champagne, serait prisonnier en Allemagne, d'après les renseignements pris, au zouaves, 17^e compagnie, par Louis Bernard et Alphonse Broussier. Il n'est porté ni sur la liste des morts, ni sur celle des blessés, mais sur celle des disparus.

D'ailleurs, beaucoup de sa compagnie furent faits prisonniers. *Emile Vayen* est également disparu.



MARTYROLOGE

(Suite)

28. — Le sous-lieutenant *Célestin Védrières*, époux Marchand, du 44^{me} d'infanterie, tué face à l'ennemi, le 25 septembre, à l'âge de 44 ans.

29. — *Frédéric Castan*, époux Mélanie Deurrieu, du 3^e régiment de marche des tirailleurs algériens, blessé gravement le 27 septembre et mort des suites de ses blessures, à l'hôpital de la Charité à Paris, le 22 octobre, à l'âge de 26 ans.

30. — *Joseph Rey*, époux Thérèse Glénat, du 237^e d'infanterie, tué le 4 octobre, d'une balle en pleine tête, à l'âge de 26 ans.

31. — *Jean-Marie-Baptistin Bon*, (Malven), du 413^e d'infanterie, tué le 1^{er} octobre, âgé de 20 ans.

32. — *Léon-Martial Bruyère*, du 145^e d'infanterie, mort des suites des fièvres typhoïdes, (hôpital de Lodi, Marseille), le 9 novembre, à l'âge de 38 ans.

33. — *Eugène Crozet*, époux Peloux, caporal au 132^e d'infanterie, tombé le 25 septembre, à l'âge de 28 ans.

34. — *Paulin Marteau*, a succombé à Dôle, des suites de ses cruelles blessures.

Nous avons appris également avec un profond chagrin, la mort au champ d'honneur du Vicomte *Emmanuel de Courcy*, capitaine au 30^e dragons, tombé le 29 septembre. Il était le fils aîné, célibataire, de la vicomtesse Max de Courcy, la sœur de M. le comte Terray.

TROIS DISCOURS FUNÈBRES

I

Au Service pour Henri Moucadeau, 19 octobre

Messieurs du Conseil,
Mes bien chers Frères,

Sur la mort de ce cher Henri Moucadeau, pour lequel nous prions aujourd'hui, nous sommes encore sans détails, mais, grâce à Dieu, non sans consolations.

Nous avons vu notre jeune héros (j'emploie ce mot bien à dessein) accomplir ici-même, à la Table Sainte, son devoir de chrétien, le 8 septembre. Bientôt... une quinzaine de jours seulement, la mort des braves couronnait, au champ d'honneur, sa vaillance. Non seulement, il avait communie en la fête de la Nativité de Marie, recevant ainsi son viatique pour l'éternité, mais avant de remonter au front d'où la maladie, une espèce d'empoisonnement causé par l'eau, l'avait éloigné pendant plus d'un mois, il tint à faire le pèlerinage de Notre-Dame de Rochefort, où il suivit pieusement les stations du Chemin de la Croix.

Dans ce souvenir précieux, toute sa famille puise une immense consolation, qui est aussi la nôtre.

Le Calvaire de Rochefort, qu'il venait de gravir, n'est qu'une image de cet autre chemin de croix, si dur, si long, et trop sanglant que nos bien-aimés soldats font tous les jours, sur le champ de bataille. Toutefois, la plus ferme confiance, un courage à toute épreuve l'animait.

Cette confiance et ce courage, il ne permettait devant lui, aucune réflexion capable de les amollir.

Il voulait se montrer digne de son frère aîné, Louis, objet d'une magnifique citation à l'ordre du jour. Faire son devoir et tout son devoir! c'est dans ce double et sublime sentiment qu'il repartit pour le front, le 9 septembre.

Le 24, il écrivait: « Maintenant, nous voilà aux tranchées et depuis deux jours, nous bombardons. Les Boches ne nous répondent pas. Je ne sais s'ils n'ont plus de munitions. Quoiqu'il en soit, nous sommes prêts... »

Aussi, le 25, quand l'heure tragique de l'attaque sonna, à 9 h. 15 précises, après que l'aumônier passant par les tranchées, leur eut donné à tous la Sainte Absolution, avec quelle vivacité dût-il, sur le commandement des chefs, mettre baïonnette au canon, avec quel entrain, de bravoure et de témérité, dût-il s'élaner de la tranchée.

Hélas! Cet élan fut pour lui de courte durée.

D'après le témoignage d'un de ses frères d'arme, il tomba à 11 heures.

Il tomba en héros, en vainqueur, car la victoire, pour cette glorieuse phalange des combattants de Champagne, ne faisait aucun doute.

Ils en avaient la sublime vision. Ils la touchaient en quelque sorte du doigt.

Hélas! Pour nous, l'envers de cette victoire, c'est un grand voile de deuil qui s'étend sur nos cœurs et les assombrit. Mais, notre âme, éclairée par la foi, perce ce voile obscur.

«La mort, a dit un éloquent prélat, Mgr Bougaud, est pour les bons, la montée éblouissante dans la lumière, dans la puissance et dans l'amour.»

Sursum corda! En haut nos cœurs! Notre cher Henri Moucadeau n'a pas failli à l'accomplissement de son devoir de chrétien et de Français.

Il a donc conquis la suprême récompense que Dieu réserve aux martyrs du devoir!

Il a donc gagné le ciel!



II

Au Service pour Célestin Védrines, le 28 Octobre

Messieurs,
Mes bien chers frères,

Le sous-lieutenant Célestin Védrines, du d'infanterie, sans être, à proprement parler, un compatriote, puisque originaire de Fournès du Gard, était bien Barbentanaï d'adoption et de cœur.

Il l'était devenu par les années de son enfance et de sa jeunesse, vécues dans notre paroisse, jusqu'au service militaire.

Il l'était encore devenu par son mariage, par de nombreux et solides liens d'amitié, par son rêve d'avenir, qui était de s'établir un jour parmi nous.

Aussi, est-ce pour mieux nous associer à la douleur de ceux qui le pleurent, et mieux témoigner de notre sympathie et de notre admiration à l'égard de ce brave, dont la mort fut héroïque, que nous avons voulu accorder à ce service funèbre, la solennité dont nous honorons tous les glorieux enfants de Barbentane, tombés au champ d'honneur.

Notre conseil municipal, toujours dévoué, toujours admirable, a voulu, lui aussi, accorder, par sa présence, le même précieux hommage qu'il rend à tous les Barbentanais morts pour la Patrie.

Célestin Védrières avait embrassé la noble carrière des armes.

La guerre le trouva adjudant en retraite. Il était âgé de 44 ans.

Bon serviteur de la France, en temps de paix, il n'hésita pas, dès qu'il vit la Patrie en danger, et demanda à partir sur le front.

Il laissait une épouse chérie, 3 enfants dont deux fillettes et un garçon.

Il laissait tout ce qu'il aimait ici-bas, mais, en vrai soldat, il savait qu'au-dessus de la famille, qu'au dessus des affections intimes et des intérêts privés, s'élève une cause suprême, la plus grande, la plus belle, après celle de la Religion; la cause de la Patrie

Elle était menacée. Celà lui suffisait. Tout le reste se montrait à ses yeux, dans un plan secondaire.

Il partit dans un élan de dévouement, de sacrifice et de devoir.

Bientôt, le voilà sous-lieutenant. Il est plein de confiance.

Au mois de mai dernier, une de ses chères nièces lui envoie une carte illustrée de Notre-Dame de Rochefort.

Il en est heureux et reconnaissant. Il répond: «J'espère qu'avec la protection de Dieu et de la Sainte Vierge, j'aurai le bonheur de revenir de cette terrible guerre...»

Il écrivait encore: «Il faut espérer que, grâce à Dieu, nous reviendrons vainqueurs. Je ne me plains pas, je ne me plaindrai jamais, car c'est pour l'honneur de la France... Je veux être un utile et bon serviteur... Ne nous décourageons pas; tout le contraire, montrons-nous persévérants, tenaces...»

Dans une de ses lettres, datée du 10 avril 1915, je recueille une preuve de son attachement à sa patrie d'adoption: «Je vous prie de croire que si Dieu me conserve la vie et me donne le bonheur de retourner, mon premier voyage sera dans le midi, au bon soleil de Provence, dans ce cher Barbentane...»

Hélas! Ce cher Barbentane, au bon soleil de Provence, il ne devait plus le revoir, mais sa mémoire s'y perpétuera et y sera à tout jamais honorée.

Le 25 septembre, il fut tué en Champagne, à la tête de sa compagnie, versant ainsi glorieusement son sang pour la France, mourant de la mort héroïque, enviée de tous les grands cœurs.

Son patriotisme, qui l'avait porté à s'exposer à cette mort, l'avait acceptée d'avance.

Ayons la ferme conviction que ce sang généreux versé, l'a été pour le salut éternel du héros, objet de nos prières, de nos larmes, de notre admiration et de notre reconnaissance, mais aussi que cette mort, jointe à tant d'autres, aura devant Dieu, une valeur rédemptrice qui méritera à notre pays des grâces magnifiques de résurrection.



III

Au Service pour Frédéric Castan, le 3 Novembre

Messieurs du Conseil,
Mes bien chers Frères,

Encore un deuil cruel qui frappe une de nos familles, encore des larmes, et toujours des angoisses qui étreignent nos cœurs!

Cependant nous ne failirons pas au devoir de la prière, comme à tous nos autres devoirs.

Nous gardons l'invincible espérance que tant de sacrifices et de sang versé vaudront à notre Patrie un lendemain de paix glorieuse, de même qu'ils sont pour nos bien aimés enfants tombés sous les balles et les obus, un gage de salut et pour leur famille, un immortel honneur.

Frédéric Castan n'était Barbentanais que par son mariage et quelque mois de séjour parmi nous; mais, à peine connu de Barbentane, il y fut apprécié comme il méritait de l'être.

Sa douceur de caractère, sa délicatesse de cœur, sa droiture d'âme, lui attiraient la sympathie. Le connaître, l'estimer et l'aimer, c'était tout un.

Elevé sur les genoux d'une mère vraiment chrétienne, il avait conservé le précieux trésor de la foi.

C'était une nature d'élite.

Son jeune foyer, fondé depuis deux ans et demi, égayé par les sourires d'un petit ange, et d'où un autre avait déjà pris son essor vers le ciel, comme pour aller l'attendre là-haut et lui faire fête, son jeune foyer, dis-je, lui promettait, de concert avec une épouse aimante et dévouée, le plus doux avenir.

La guerre est venue briser ce rêve conjugal. Hélas! Elle en a brisé tant d'autres!

Versé dans le 3^e régiment de marche des tirailleurs algériens, il fut blessé à mort, le 27 septembre, à 11 heures du matin, par l'éclatement d'un obus qui l'arrosa de multiples blessures, dont l'une fut profonde et mortelle. La mort, toutefois, ne fit pas sur-le-champ son œuvre sinistre. Elle mit près d'un mois à l'accomplir, mais, hélas! trop sûrement.

Le Bon Dieu réservait à notre grand blessé, véritable agonisant, plusieurs consolations bien douces, avant l'heure suprême.

Il fut d'abord soigné par des maîtres de la chirurgie, des sommités de la science, à Paris.

Il put voir sa chère femme fréquemment auprès de son lit de souffrances; souffrances qu'il supportait avec une énergie et une résignation qu'admiraient ceux qui en étaient témoins.

Il se sentit l'objet des bontés de M. le comte Terray et des attentions délicates de quelques amis, notamment de la famille J.-M. Fontaine, qui remplit jusqu'au bout, auprès de lui, les devoirs de la plus dévouée et de la plus chrétienne amitié.

Il reçut enfin tous les secours de la religion.

M. l'aumônier de l'hôpital de la Charité, lui conféra les derniers sacrements, dans la soirée du 21 octobre, en promettant de revenir le voir, le soir encore, car, disait-il, « on voit qu'il est bon chrétien ».

Il expira le lendemain, à l'âge de 27 ans.

L'épreuve est grande, mais, grâce à Dieu, nous le constatons, elle n'est pas dépourvue de réelles et saintes consolations.

Consolation encore dans les honneurs qui furent rendus à sa dépouille mortelle. Les obsèques eurent lieu le lundi 25 octobre, à 8 heures et demie du matin.

Un ami, M. Emile Pialot, nous en fait le récit ému. Qu'il nous permette de le citer textuellement. Cette lettre est datée de Paris, 25 octobre :

Cher Monsieur le Curé et Ami,

Nous venons d'accompagner à sa dernière demeure, notre compatriote Castan, noble victime du devoir, décédé à Paris des suites de son horrible blessure, reçue au champ d'honneur, dans l'affaire de Champagne, où M. le capitaine de Courcy, neveu de M. le comte Terray, est tombé glorieusement, pour la défense de notre chère Patrie.

Nous nous sommes fait un devoir de nous joindre, Mme Pialot et moi, à M. et Mme Jean-Marie Fontaine, à leur fille, Mlle Antoinette et à M. et Mme Louis Fontaine, pour représenter la famille aux derniers honneurs rendus à ce brave Castan.

Le corps reposait dans une chapelle ardente, écussonnée aux couleurs alliées; sur le cercueil était déployé le drapeau tricolore, emblème de la Patrie.

A la tête, à côté de la frêle branche de buis, imprégnée d'eau bénite, un Christ semblait donner la dernière bénédiction à la glorieuse dépouille, et, au-dessus, ces vers de Victor Hugo :

Ceux qui, pieusement, sont morts pour la Patrie,
Ont droit qu'à leur cercueil... La foule vienne et prie...
Gloire à notre France immortelle!
Gloire à ceux qui sont morts pour elle!

La garde d'honneur était confiée à un piquet du corps d'élite des sapeurs-pompiers et à un groupe de gardiens de la Paix: le premier, représentant la Ville de Paris, qui avait également fait remettre une grande palme verte, enguirlandée de rubans aux couleurs de la Ville; le second, représentant le préfet de police.

Le maire du 6^{me} arrondissement, la poitrine barrée de son écharpe, assistait en personne à la cérémonie, entouré de la délégation des Vétérans de 1870-71, des Vétérans des armées de terre et de mer, ainsi que de ceux du Souvenir Français, avec palme aux couleurs nationales.

M. le comte Terray assistait à la cérémonie religieuse, une

messe à Saint-Germain-des-Prés, célébrée à corps présent, avec l'assistance de plusieurs prêtres.

Puissent ces derniers honneurs officiels et ces témoignages de sympathie privée, apporter un baume consolateur à la douleur de la veuve et de la famille auxquels je vous serais très obligé de vouloir bien transmettre, avec les condoléances des représentants officiels, celles de ses compatriotes qui se sont fait un pieux devoir d'assister à la triste cérémonie de ses obsèques. Je vous prie d'agréer, etc.»

Il fut inhumé au cimetière d'Ivry. A travers la distance, nous transmettons ces condoléances, auxquelles nous unissons cordialement les nôtres, à M. Castan père et à toute sa famille de Bône.

Ah! nous comprenons, mes frères, le sentiment de douleur, les larmes, les sanglots d'une famille et surtout d'une jeune épouse, plongée dans un deuil pareil.

Quel mérite pourtant, si ce sacrifice est chrétiennement accepté pour le salut de la France!

Le bonheur avait été à peine entrevu, et tout est brisé... N'importe, il faut penser au bonheur parfait dont jouit le Bien-Aimé dans son éternité!

Il faut penser que la mort ne sépare pas! Il faut penser à l'union des âmes! Il faut penser à Dieu, justice suprême, qui récompense infiniment le devoir!

Oui, il a été tué... Mais, il est là-haut, d'où il protégera les siens et les aimera plus encore! C'est un héros, un martyr!

Vous avez le droit de pleurer, non celui de vous plaindre.

Dieu vous l'avait donné, Dieu vous l'a repris.

Une telle mort vous donne la certitude de le retrouver un jour, dans cette bienheureuse patrie du ciel où il n'y a plus de séparation, ni de larmes, mais ce poids de gloire éternelle qui faisait dire à l'apôtre Saint Paul: « Non, l'œil de l'homme n'a jamais vu, l'oreille de l'homme n'a jamais entendu, le cœur de l'homme n'a jamais senti ce que Dieu a préparé à ses élus. » *Amen.*

NÉCROLOGIE

Révérènde Mère Saint-Hubert

Nous avons appris, avec une vive peine, la mort de la révérende mère Saint-Hubert, née Brun, supérieure générale des Sœurs de la Congrégation de Saint-Joseph-des-Vans, pieusement décédée le 16 octobre, aux Vans (Ardèche), dans la 77^e année de son âge, la 34^e de sa profession et la 15^e de généralat.

Nos religieuses condoléances à la Mère assistante et à la communauté de Saint-Joseph-des-Vans.

La Toussaint et les Morts

La guerre projetée sur ces grands jours un à-propos, une émotion, une solennité extraordinaires. Les communions furent comme toujours, très nombreuses et ferventes.

La procession et l'absoute au cimetière, devant le monument des enfants de Barbentane, élevé par les soins de la municipalité, furent des plus touchantes.

D'abondants bouquets apportés là par la population et les familles, étaient disposés au pied du monument, enguirlandé de laurier et des couleurs nationales.

Dans son discours, M. le Curé, exposa la doctrine de l'Eglise sur le mystère de la mort et l'immortalité de l'âme, et, termina en reportant tout son cœur et toute sa pensée sur les morts glorieux, victimes pour le salut de notre Patrie.

« Pour eux surtout, s'écria-t-il, nos fleurs, nos couronnes, nos ardentes prières et notre immortel souvenir! »

Service Solennel pour les Soldats morts au Champ d'Honneur

Ce service fut célébré le 7 novembre, à 10 heures et demie.

Toutes les familles de nos glorieux morts y étaient convoquées par invitation spéciale et prirent place dans la grande nef, autour d'un catafalque monumental, décoré de drapeaux, de lauriers et cyprès, autour desquels s'enroulaient des rubans aux couleurs nationales. M. le Curé officiait. Les chants funèbres étaient accompagnés à l'harmonium par M. Pinat.

M. Jacques Barthélemy fit entendre de sa belle voix un superbe « Pie Jesu » de Faure. Notre chœur paroissial, toujours très zélé, était là au grand complet.

Le Conseil municipal, en corps, assistait à cette émouvante cérémonie. L'église et la tribune étaient bondées.

Après l'Evangile, M. le Curé monta en chaire et prononça une allocution qui fit verser bien des larmes. Il lut d'abord les noms de tous nos soldats tombés au champ d'honneur, puis salua dans leur mort glorieuse ces héros, ensuite les autorités civiles et enfin les pères, les mères, les épouses, les orphelins de ces victimes, dignes de tous les honneurs. Il expliqua le triple but de cette solennité : prier pour l'âme de ces chers morts, consoler ceux qui les pleurent, et, honorer leur mémoire, en attendant de les retrouver, de les revoir dans le triomphe et la joie de l'éternité.

Ont participé au Denier du Culte et des Ecoles

4^{me} liste: (Dons perçus jusqu'au 7 novembre): El'sée Aubanel. — Vve Crouzet. — Louis Sérignan, époux Marthe Ginoux. — Louis Sérignan, époux Anna Berthe. — Pierre Taulan, époux Ollier. — Laurent Fontaine, époux Icard.

Ont participé au C l e: L'arthémiy, Grand'rue. — Etienne Blanc, époux Bon. — Félicie Coastant. — Jean-Marie Courdon. — Jean Fauque, époux Arnavaon. — Marthe Fontaine, veuve Reboul. — Jean-Marie Linsolas, époux Marin.

COURRIER MILITAIRE

J.-M. Mouret: «...Je ne puis vous dire l'impression que j'ai éprouvée quand, à la page 12 de l'Echo, j'ai trouvé ma photo...»

Louis Petit, 4 octobre: «L'Echo m'est parvenu dans la tranchée, sous un violent bombardement...»

Fernand Barral: «Les copains ont lu l'Echo et sont enchantés du passage: Père, je vous rends grâce...»

Pascal, Limoges: «Tout va bien... J'espère être bientôt parmi vous...»

André Augustin: «Je suis cuisinier de MM. les officiers et nous avons la popote à la cure.»

Louis Ayme: «J'ai surtout remarqué la somme considérable en or, recueillie à Barbentane...»

Louis Augustin, 5 octobre: «J'ai lu l'Echo hier soir, dans ma cognat, au bruit ininterrompu de la mitraille...»

E. Gérardin armôyer militaire: «Très reconnaissant... Votre Bulletin est alerte, facile à la lecture et bien actuel...»

Siméon Riffard 6 octobre: «J'ai vu de passer quelques mauvais jours... C'est nous qui les premiers, sommes entrés dans Souchez... Le général nous a félicités. Je crois bien qu'on va décorer notre drapeau.»

Abbé Bard, 7 octobre: «J'ai vu François, Joubert, Boyer et Raoulx; tous vont bien.»

Gervais Michel, 7 octobre: «Me voilà encore dans les Flandres et Belgique.»

Joseph Reviai: «Mes félicitations à Barbentane pour ses versements d'or.»

J.-B. Boniean: «L'Echo m'a été arraché des mains, avant que j'ai pu finir de le lire...»

Jules Ayme: «Le jour du Rosaire, nous avons eu le bonheur

d'assister à une très belle messe et d'entendre un prêtre-soldat de l'ordre dominicain, nous parler de l'origine du Saint-Rosaire.»

Léon Jaoul, 8 octobre: «Malgré la neige qui couvre toutes les hauteurs, le moral est toujours bon.»

A. Audibert: «Nous avons capturé quelques prisonniers. Leur moral est très déprimé.»

Paulin Marteau, 12 octobre: «On m'a opéré; il y a une quinzaine et j'ai bien souffert; mais cela va beaucoup mieux...»

Jean Fontaine: «J'ai eu le grand bonheur de participer à la grande bataille...»

François-Marius Fontaine, malade, a été soigné à Toul.

Jacques Rey, Marseille: «Je suis au Fort des Croisettes, téléphoniste.»

Adrien Lunain: «Nous transportons du matériel aux tranchées, pour la campagne d'hiver.»

Charles Bertaud, aux armées, 11 octobre: «Je suis très content de ma nouvelle situation et je mets ma confiance en Dieu.»

Jean Martin: «Nous sommes toujours dans les tranchées de première ligne, à vingt mètres des Boches...»

Auguste Issartel, 12 octobre: «Nous avons été sur le point de faire une attaque... L'aumônier militaire célébra une messe sous bois... A l'Evangile, il nous donna un sermon, comme jamais je n'en avais entendu, sur nos devoirs envers Dieu et la Patrie, pendant que des rafales d'obus passaient au-dessus de nos têtes...»

— Bonnes nouvelles reçues de Joseph Giraud (Fontaine); Bourdin (Mirabel); Louis Jullien (Bavonne); A. Daumas; Etienne Bernard; Claudius Raoulx; M. Gourret; P. Fouilland; Fr. Veray; M. Poitevin; A. Montagné; J.-M. Pitras; Louis Bourges; Jean Couttier; l'adjudant-chef E. Pialot; Alphonse Broussier; Louis Fontaine; Pierre Mouret; Henri Boyer; Jean Constant.

Guillaume Marteau, Limoges, 16 octobre: «J'ai été blessé le 25 septembre, au cours de l'attaque de Champagne... Les tranchées Boches furent enlevées en un instant... Notre vaillant 75 semait la mort et l'épouvante. Après avoir avancé de plusieurs kilomètres, nous primes un moment de répit. C'est là qu'un obus boche, éclatant sur notre tête, blessa grièvement mon chef de section et moi, à la cheville gauche. Je me rendis à un poste de secours, où j'eus le plaisir de voir Meyer, qui me pansa...»

Léopold Michel, 7 octobre: «J'ai vu Bon à Casablanca... A Rabat, comme à Meknès, nous sommes arrivés le soir très tard... Ici, à Fez, j'ai eu une agréable surprise... Je me promenais dans le camp, fumant une cigarette, quand 3 artilleurs me demandent le chemin de l'infirmerie. Voilà que tout à coup, l'un d'eux m'appelle: *O Micheù!*... Je reconnais Anastase. Vous parlez alors d'une poignée de main...»

Claude Fauque, Toulon, 4^e colonial: «Mon petit emploi au dépôt, n'est pas trop pénible...»

Abbé Gaffel, caporal, 14 octobre: «Ces jours-ci, les Zeppelins

ont rendu visite à Château-Thierry. Nous sommes arrivés le lendemain dans cette ville...»

Sergent *Léontin Gilles*, 14 octobre: «J'ai lu avec intérêt dans l'*Echo* quelques nouvelles des R. Pères Prémontrés, chez qui nous aimions à aller fêter nos dimanches à Saint-Michel de Frigolet.»

Louis Ayme: «Sauf contre-ordre, je pense être auprès de vous pour la belle fête de l'Immaculée...»

Caporal *Ménard*: «Le 28 septembre, j'ai quitté le bataillon de marche pour le 36^e régiment...»

Le bon curé de Froméville nous annonce que le voilà soldat à la 2^{me} section d'infirmiers, à Nantes.

Jacques Marteau, 17 octobre: «J'ai assisté aujourd'hui, avec grand plaisir, à la visite de Mgr Lenfant, évêque de Digne, à Sisteron.»

Gaston Nazon, 15 octobre: «Malade pendant près d'un mois, me voilà bien rétabli.»

Joseph Fontaine, 15 octobre: «Depuis le 25 septembre, pas une journée de repos, pas même la possibilité de nous laver les mains...»

Georges Marty, 17 octobre: «Ma compagnie goûte depuis un mois, un repos bien gagné... Demain, nous partons encore en villégiature à ...Poux-les-Bains!!»

Louis Fontaine: «Nous profitons du repos pour assister à la messe en plaine... Parmi les officiers, il y avait le commandant et le capitaine de notre compagnie...»

J.-M. Ginoux, Salonique: «Je suis prêt à partir en Serbie, car tous les moments sont bons...»

Achille Deurrieu: «Merci sincèrement de votre charmante carte et de l'aimable *Echo*... Ces bonnes lignes me reposent beaucoup des heures pénibles qui ne manquent pas sur cette terre ingrate du prophète...»

Jean Bruyère, Poissx, 20 octobre: «Ma blessure du bras va beaucoup mieux, celle de la jambe, tout doucement.»

H. Glénat: «Il me manque quelqu'un avec qui je pourrai causer dans notre provençal...»

P.-Jacques Mison, 22 octobre: «J'ai été envoyé à Lyon et de là au Fort Vancia, comme conducteur d'auto...»

Alphonse Moucadeau: «Me voici à Saint-Laurent du Var...»

J.-B. Sérignan, Kasba-Tadla: «J'ai lu et relu le «*Courrier militaire*». Ces braves poilus se comportent très bien. Le bonjour à tous...»

Gaston Nazon: «Notre petit Jean-Pierre, c'est ainsi qu'au 149^e nous appelons le 75, fait toujours merveille...»

Louis Sérignan, Montpellier: «Vous ne sauriez croire ma joie, le jour de mon entrée en France. Malgré ma souffrance pendant ma captivité en Allemagne, après avoir perdu ma jambe, je suis très heureux d'avoir conservé ma santé...»

Louis Bernard: « C'est dur... Sur trois frères, mon frère aîné est en Serbie, Etienne et moi, exposés aussi, l'un en France et moi en Belgique... »

Desmariés, 27 octobre: « Une souscription a été ouverte, afin d'acheter couronnes et bouquets, que nous déposerons pieusement le jour de la Toussaint, sur la tombe de nos infortunés frères d'armes... »

M. l'abbé *Bucelle*, Grasse, 28 octobre: « Nous avons toujours un fort contingent de blessés et malades; deux décès, en ce mois. »

— Merci reçu pour l'« Echo », de Jean Fontaine; Poynard; l'abbé Maurin, curé de Boulbon; sergent Paul Mouret; Fontenai; Augustin; Guillaume Chancel; abbé Gaffet; Louis Petit; Sébastien Fauque; Jean Fontaine; J.-M. Courdon; Jean Bourges; Claude Marteau; Jules Ménard; Alphonse Laget; Jaoul et Martin; Marius Escalier de Noves; Joseph Granier; Poitevin; Martial Rey; le maréchal des logis, Jean Brémond; un ami de Louis Ayme; Etienne Bernard dit Dodo (avec belles cartes de Fez); François Ayme, à Nice, qui espère sa guérison.

Henri Boyer nous envoie une très belle photo de la musique dont il fait partie.

Jean Vernet: « Me voilà de nouveau sur le front et dans ma compagnie, où j'ai revu avec plaisir beaucoup de mes camarades (157^e d'infanterie). »

Gaston Nazon: « J'ai profité du brouillard pour visiter le plateau de Notre-Dame de Lorette... Hélas! que de tristes choses se sont passées là... A tous les pas, un trou d'obus... »

J.-M. Mouret: « Hier, jour de la Toussaint tristement passé au fond de la tranchée... »

Granier: « Je passe l'« Echo » au sergent Boulaire, de Grave-son, qui le lit avec intérêt... »

Louis Moucadeau: « L'« Echo », ce mois-ci, a été bien douloureux pour moi... Merci au sujet du service et du discours pour notre regretté Henri... »

Claude Bertaud, 1^{er} novembre: « Aujourd'hui, nous avons chanté une très belle messe de Gounod... »

Claudius Raoulx, 5 novembre: « J'attendais pour vous écrire, l'arrivée du cher petit « Echo » qui fait toujours tant de plaisir... »

Charles Granier: Un remerciement en vers à l'« Echo », qui se termine ainsi:

Et puis, dis-leur surtout ces mots pleins d'avenir:

« Regardez devant vous! Aucune défaillance!

Vous savez qu'un Français doit vaincre ou bien mourir...

Allons! Debout les gâs, hardi! C'est pour la France! »

— Bonnes cartes de Marius Fontaine; Paul Mus; Joseph Raouset, du Mas d'Asport et Simon Laget, nous remerciant de l'« Echo ».

Très jolies et précieuses photos reçues de *Louis Augustin*, qui enrichissent notre collection. Vifs remerciements.

Jean Constant: «Le jour des Morts, j'ai eu la consolation d'assister à la messe...»

J.-M. Ginoux, Stroumitza, Serbie, 2 novembre: «Je vous écris d'une gare très importante pour l'expédition française, en territoire bulgare. Nous ne cessons d'entendre le canon... Je suis toujours en bonne santé...»

Le sergent *Georges Marty*: «Vos lettres nous font du bien... Tous les camarades Barbentanais et l'ami Pinus les lisent... Aussi croyez bien, qu'il y aura toujours pour nous du «cœur sur le front!...»



SEPULTURES

Octobre

- 17. Pierre Veray, époux Dellong, 58 ans.
- 17. Adrien-Marcel-Anicet Lunain, 9 mois.
- 24. Jean-Louis Bon, époux Lambert, 47 ans.
- 27. Julie Baud, épouse Lambert, 47 ans.
- 27. Jeanne-Marie Deurrieu, épouse François Digne, 60 ans.

Novembre

- 2. Louis Ayme, époux Daudet, 75 ans.
- 11. Martial-Léon Bruyère, époux Moucadeau, décédé à l'hôpital militaire, Marseille, 38 ans.



ÉCHO DE BARBENTANE

Décembre 1915

Sommaire

- Page 02 = Notre gravure, la Reine de Belgique ;
Page 03 = Pour la Patrie ;
Page 05 = Vive la France , le devoir d'une fillette ;
Page 06 = L'État de Guerre entre la France et la Bulgarie ;
Page 06 = Départs ;
Page 06 = Blessés et malades ;
Page 07 = Notre livre d'or (suite) ;
Page 08 = Prisonnier ;
Page 08 = Disparus ;
Page 08 = Martyrologe ;
Page 09 = Trois discours funèbres, Henri Moucadeau, Célestin Védrine et Frédéric Castan ;
Page 14 = Nécrologie, révérende mère Saint-Hubert, née Brun ;
Page 15 = La Toussaint et les Morts ;
Page 15 = Service Solennel pour les Soldats morts au Champ d'Honneur ;
Page 16 = Ont participé au Denier du Culte et des Écoles ;
Page 16 = Courrier militaire ;
Page 20 = États religieux.

Les 8 tués cités dans cet Écho : Jean-Baptiste Bon (de Masliven) ; Léon-Martial Bruyère ; Frédéric Castan ; Eugène Crozet ; Paulin Marteau ; Henri Moucadeau ; Joseph Rey ; Célestin Védrières.

Les 10 blessés cités dans cet Écho : Jean Bruyère ; Guillaume Chancel ; François-Marius Bruyère ; Lucien Gautier ; Baptistin Marteau ; Guillaume Marteau ; Paulin Marteau ; Louis Serignan ; Michel Urbain ; Jean-Marie Vernet.

Les 2 disparus cités dans cet Écho : Émile Vayen ; Antonin Vernet.

Le prisonniers cités dans cet Écho : Louis-Joseph Raousset-Fortuné

Les 113 soldats cités dans cet Écho* : A Audibert ; André Augustin ; Pierre Ayme ; Jules Ayme ; Louis Ayme ; François Ayme ; Abbé Bard ; Fernand Barral ; Claude Bernard ; Etienne Bernard ; Louis Bernard ; Etienne (dit Dodo) Bernard ; Charles Bertaud ; Claude Bertaud ; J.M.Baptiste Bon (de Maliven) ; JB Bonjean ; Bourdin ; Louis Bourges ; Jean Bourges ; Henri Boyer ; Jean Bremond ; Alphonse Broussier ; Léon Martial Bruyère ; Jean Bruyère ; Abbé Bucelle ; Frédéric Castan ; Guillaume Chancel ; Jean Constant ; Jean Constant ; JM Courdon ; Jean Couttier ; Eugène Crozet ; A Daumas ; Desmariés ; Achille Deurrieu ; Claude Fauque ; Sébastien Fauque ; François-Marius Fontaine ; Louis Fontaine ; Jean Fontaine ; Louis Fontaine ; Joseph Fontaine ; Louis Fontaine ; Jean Fontaine ; Marius Fontaine ; Augustin Fontenai ; P Fouilland ; Abbé Gaffet ; Lucien Gauthier ; E Gerardin ; Léontin Gilles ; JM Ginoux ; Joseph Giraud ; H Glenat ; M. Gourret ; Joseph Granier ; Granier ; Charles Granier ; Auguste Issartel ; Léon Jaoul ; Jean-Marie Joubert ; Louis Julien ; Alphonse Laget ; Simon Laget ; Adrien Lunain ; Baptistin Marteau ; Guillaume Marteau ; Paulin Marteau ; Jacques Marteau ; Claude Marteau ; Jean Martin ; Georges Marty ; Curé de Boulbon Maurin ; Jules Menard ; Ménard ; Gervais Michel ; Léopold Michel ; P. Jacques Mison ; A. Montagné ; Henri Moucadeau ; Alphonse Moucadeau ; Louis Moucadeau ; Jean Marie Mouret ; Pierre Mouret ; Paul Mouret ; Paul Mus ; Gaston Nazon ; Baptistin Petit ; Louis Petit ; E Pialot ; JM. Pitras ; M. Poitevin ; Poitevin ; Poynard ; Claudius Raoulx ; Joseph Raousset ; Louis-Joseph Raousset-Fortuné ; Joseph Revial ; Joseph Rey ; Jacques Rey ; Martial Rey ; Siméon Riffard ; Antoine Rossi ; JB Serignan ; Louis Serignan ; Camille Terray (Vicomte) ; Michel Urbain ; Émile Vayen ; Célestin Vedrines ; François Veray ; Jean-Marie Vernet ; Antonin Vernet ; Jean Vernet.

Autres index : Bulgarie ; Limburg ; Mère Saint-Hubert née Brun ; Sain-Joseph des Vans ; Pinat ; Jacques Barthélemy.

Sources : collection Yvette Mus (ex-collection Joseph Bruyère) ; collection Josette et Jean Constant.

* Certains correspondants peuvent écrire plusieurs fois.